

« *Muse, dis-moi...* »

Je jette de nouveau un rapide regard à mon réveil. Il va être trois heures du matin et je n'ai toujours pas réussi à fermer un œil de la nuit. Je reste immobile, le corps raide, les yeux grand ouverts. Je fixe le plafond que seule éclaire faiblement la lune pâle de cette nuit d'avril. Les quelques ombres qu'elle projette dansent sur les murs, comme des fantômes. Mais rien d'effrayant, rien de susceptible de m'empêcher de dormir.

« *Muse, dis-moi...* »

Ces trois mots, une image, qui n'a rien de désagréable, flottent au bord de mon esprit sans que j'arrive à identifier avec précision leur origine. Je laisse mes pensées vagabonder dans le silence presque total de la nuit. Seule la respiration douce et régulière de ma femme à mes côtés rythme la danse des ombres sur les murs de notre chambre. Elle, finalement, a réussi à se rendormir. Une fois débarrassée de son fardeau...

Aussi loin que je me souviens, je n'ai jamais souffert d'insomnie. Et de fait, cette nuit, rien de particulier ne m'obsède. Rien ne vient troubler mon esprit, ni mon corps. Pas même les révélations de ma femme. Je regarde simplement le plafond, ces quelques mots, « *Muse, dis-moi...* » remplissent mon esprit, sans pour autant m'obséder, et je contemple le plafond sans envie de dormir. Pourtant cette phrase réveille en moi des souvenirs improbables, indéfinissables. Je finis par me lever et sans

même enfiler une robe de chambre ou un caleçon, je vais faire un tour dans le salon. Allumer la télé ? Sûrement pas. Ce n'est pas trop mon truc. Sauf pour les infos et la Bourse. Mais la Bourse à trois heures du mat... pas la peine. Même pas sur le câble. L'aurore est encore longue à venir et les fantômes m'ont suivi dans le salon. Plus nombreux que dans la chambre aux volets mi-clos, ils envahissent toute la pièce.

Je m'approche de la baie vitrée et contemple le parc devant la maison. La lune, pleine et éternelle, remplit le ciel et noie les lumières de la ville, derrière les arbres, au fond du jardin. Une lumière irréaliste recouvre la pelouse, découpe les ombres fantasmagoriques des chênes, les rayons froids de la lune scintillent sur l'eau verte de la piscine. Dehors, tout est silence. J'irais bien me promener sur la terrasse. Mais la nuit semble froide et je ne veux pas réveiller ma femme en allant chercher un pull. Je reste là, sans bouger, je me complais dans cette vision, cette lumière surnaturelle qui se reflète jusque sur mon corps.

Je laisse à nouveau défiler en pensée « *Muse, dis-moi...* », le cours de cette journée. Tôt ce matin, ma femme est partie pour passer quelques jours chez notre fils unique qui a quitté le toit familial il y a déjà plusieurs mois. Il mène maintenant sa propre vie sans nous, loin de nous. Ses visites sont plutôt rares. Il habite loin de chez nous et il a peu de temps libre. Peut-être qu'il viendra quand il pourra avoir quelques jours de vacances. Ma femme, qui se sent un peu seule, a décidé de lui rendre visite. Elle est partie à la pointe du jour. De mon côté, à la banque, la journée a été très classique. Je suis seulement rentré plus tard que d'habitude ; personne ne m'attendait à la maison. J'en ai profité pour revoir quelques dossiers avec un de mes collaborateurs, qui lui aurait très certainement préféré passer la soirée avec sa femme ou devant la télé. Il y avait peut-être un match de foot. Mais je m'en

fiche, et je ne lui ai pas laissé le choix. Quand je suis rentré, ma femme était là aussi. Elle n'aurait dû revenir que le week-end suivant. Sa présence était inattendue, voire anormale. Mais je savais d'instinct que si quelque chose de grave était arrivé elle m'aurait joint à mon bureau ou sur mon portable.

Elle était couchée mais ne dormait pas, les yeux rouges et cernés. Elle avait l'air effrayée. Exaspérée. Furieuse. Elle m'attendait. Je me suis couché contre elle. Incontestablement sa rencontre avec notre fils s'était mal passée. Je l'ai prise dans mes bras, je l'ai embrassée sur la nuque, je l'ai bercée tendrement. Elle s'est mise à pleurer doucement. Alors, elle m'a tout raconté. Elle m'a tout avoué. Tout ce que lui, apparemment refusait d'avouer. Notre fils vit avec un autre garçon.

Ce n'est pas normal. Elle n'aime pas ça. Ça l'a mise en colère. Elle n'a pas supporté. Elle s'est fâchée avec lui. Elle est partie.

Je la comprends.

Pourtant ce n'est pas la première fois que notre fils nous déçoit. Déjà il avait refusé avec la plus grande fermeté les études de commerce auxquelles je le destinais. Il en avait les capacités intellectuelles. Par la suite j'aurais pu le faire entrer dans la banque. Il aurait évolué rapidement, et d'autant plus vite qu'il aurait pu profiter de ma propre expérience et de mes relations. Moi j'ai dû arriver tout seul, sans l'aide de personne, uniquement par la force de ma propre volonté et de mon travail. Mais il a refusé. Pour suivre sa propre voie, ses propres choix. Complètement opposés aux miens et à mes rêves. Je voulais simplement le meilleur pour lui, je pouvais lui apporter la facilité, l'argent, une belle maison comme la mienne. Mais il a fait d'autres choix qui ne lui apporteront jamais tout ça. Tant pis. Et ces décisions il les a prises il y a de nombreuses années déjà, et même si ce ne sont pas les miennes je les ai

tout de même respectées et acceptées. Si j'ai alors été déçu, aujourd'hui je n'y pense plus. Je n'ai plus le temps d'y penser, mon travail ne m'en laisse pas le loisir. Bon, mon fils a refusé mon aide et la carrière que je lui destinais, c'est de l'histoire ancienne, on tourne la page. Aujourd'hui il vit avec un autre garçon ? Ok. Ça ne me plaît pas, mais on en parle tellement que c'est devenu à la mode. Ça ne choque presque plus personne. Il y a même des maires ou des ministres qui le sont ouvertement, alors... Ce n'est pas que je me sente plus ou moins tolérant que les autres, en fait le sujet me laisse indifférent. La politique, la Bourse, l'argent, le pouvoir, ça oui c'est intéressant et important. Mais la façon dont les gens baisent, c'est leur problème. De plus, je crois que ça lui passera. Dès qu'il aura rencontré une fille sympa et mignonne. J'aurais peut-être dû lui présenter la petite nouvelle du guichet, elle lui aurait certainement plu. Bon ! Mon fils est pédé. Mais que ça me plaise ou pas ce n'est pas le plus important.

Debout, nu dans le salon, en pleine nuit, je sais que ce n'est pas cette révélation « *Muse...* » qui m'empêche de dormir. Je me revois cependant par une autre nuit d'avril alors que je n'étais encore qu'un jeune homme à peine sorti de l'enfance, nu devant une fenêtre, à contempler la lune et la ville à mes pieds « *dis-moi...* ». Mais je n'arrive pas à me rappeler où et quand. Il y avait quelqu'un derrière moi. Ma femme déjà ? Ou une autre personne ? Je passe mes bras autour de ma poitrine et ne peux m'empêcher de frissonner. Je n'aime pas être ainsi, impuissant même si c'est face à un souvenir que je n'arrive pas à déterminer. C'est parce que je suis précis, efficace, que j'ai évolué dans mon travail. C'est grâce à cette facilité de traitement, cette célérité, cette ascendance sur les autres que je développe depuis... depuis...

Je me retourne. Un pressentiment. Mais il n'y a personne derrière moi. Ma femme est toujours couchée. Je m'approche de la bibliothèque, cette bibliothèque immense bourrée de livres que je ne lis jamais ; les seules choses que je lise, ce sont des revues d'économie, pas ces romans inutiles. Tous ces bouquins, pour la plupart, c'est ma femme qui les a achetés. Comme sa mère avant elle, elle se complaît maintenant dans la lecture, mais, heureusement, elle est loin d'avoir les goûts arriérés et vieux jeu de ma belle mère. Quelques-uns ont dû être achetés par mon fils, mais la plupart il les a emportés avec lui. Je me poste devant une des étagères et mon doigt est comme attiré par un livre doré. J'en caresse doucement, presque craintivement, la reliure. C'est l'Odyssée. Je le reconnais tout de suite même si je ne l'ai jamais lu. Celui là, c'est moi qui l'ai acheté. Je m'en souviens très bien. Un jour, en sortant du bureau, je suis passé devant la librairie voisine, j'y passe quatre fois par jour mais jamais n'y jette un regard, et ce soir-là, en vitrine, un exemplaire magnifique, entièrement doré, hors de prix, du chefs-d'œuvre d'Homère. A peine l'ai-je vu que je suis entré pour l'acheter. Un réflexe que je ne saurais expliquer. Je l'ai mis sur cette étagère et je sais que personne, et moi encore moins, ne l'a touché depuis ce jour-là. Voilà que maintenant, à trois heures du matin, tremblant à moitié de froid, je ressens un besoin quasi animal de prendre ce livre dans mes mains, de le caresser, pourquoi pas de l'ouvrir et, aussi invraisemblable que ça puisse paraître, de le lire. Je l'ouvre et dès la première phrase « *Muse, dis-moi...* » je comprends pourquoi ce soir-là j'ai acheté ce livre. C'était tout simplement son livre préféré. Il m'en lisait parfois quelques lignes par les froides nuits d'avril, froides comme cette même nuit.

Je retourne contempler la nuit, le livre serré contre ma poitrine nue et je sais enfin les causes de mon insomnie.

« Je n'aurais pas dû te raconter ça, mon chéri. »

Je sursaute. C'est ma femme. Je ne l'avais pas entendue se lever. « Je savais que ça ne te plairait pas. J'aurais dû te raconter n'importe quoi mais pas ça. » Je la regarde sans rien dire, qu'aurais-je à lui dire, quand seul un mot, un nom me viennent à l'esprit, explosent dans ma tête. Le silence est brisé par mon cri silencieux. Elle prend ça pour de la peine. Elle veut s'approcher de moi. Je me sens soudain honteux de ma nudité devant elle alors qu'il y a des lustres que nous partageons le même lit. Je serre un peu plus le livre dans mes bras et me recule imperceptiblement. Si je me souviens bien le voyage d'Ulysse a duré dix ans. Je comprends maintenant qu'en fait il a duré 25 ans. Vingt-cinq ans que j'ai entrepris ce voyage...

— Je ne t'ai jamais parlé de lui ? Ma question la surprend. Elle se méprend.

— Tu veux dire que tu savais ?

— Non.

— Mais de quoi tu parles, Bruno ? Elle est encore choquée. Je ne comprends rien à ton charabia.

C'est vrai elle ne peut pas savoir. Moi-même j'avais oublié.

— Je te parle de Gérard.

Ahurie, elle ne comprend toujours pas. Normal. Elle me regarde, interloquée, ses yeux comme deux billes qui reflètent la lumière de la lune.

— C'est avec lui que je vivais quand je t'ai rencontrée.

*« Muse, dis-moi le héros aux mille expédients, qui tant erra, [...] qui visita les villes et connut les mœurs de tant d'hommes ! »*

Nous sommes étendus tous les deux, nus, sur le lit. Gérard est calé contre l'oreiller et tient d'une main contre lui l'Odyssée. J'ai posé ma tête sur sa poitrine, je peux sentir mon sexe dressé contre sa cuisse, le sien je le sais tout près. Il me caresse tendrement les cheveux et me lit doucement quelques lignes. Très vite, après trois ou quatre paragraphes, nous ferons l'amour.

Ces quelques vers d'Homère, cette vision de nos corps blottis l'un contre l'autre, ce sont les premiers souvenirs concrets qui me reviennent à l'esprit après des années d'oubli. Et je sens également, aussi certainement que si je revivais cet instant, ce trouble, ce désir, dans tout mon corps. Et comment mon esprit a-t-il pu rejeter jusqu'au souvenir de son nom ?

Combien de temps suis-je resté ainsi, nu, en érection, les bras serrés sur mon livre devant la baie vitrée à contempler la nuit ? Je ne saurais le dire. Quand je suis sorti de mes rêveries, ma femme n'était plus dans la pièce, la lune s'était cachée derrière le rideau de chênes au fond du parc. L'air était devenu beaucoup plus frais mais je ne sentais même pas mon corps trembler, tant je restais plongé dans mes pensées. Ces souvenirs étaient restés enfouis tout au fond de moi pendant de longues années. Et même après cette nuit où je redécouvrais ces souvenirs, j'avais encore du mal à mettre un visage, un corps sur le nom de Gérard. Et comment avais-je pu oublier jusqu'au souvenir de son nom ?

Je me sens soulagé d'avoir pu cerner cette pensée imprécise qui me maintenait les yeux ouverts, même s'il y a de fortes chances pour qu'elle m'empêche de dormir cette nuit.

L'aurore ne va pas tarder à venir maintenant. Il va bien falloir que je me repose un peu. Et comme je m'approche de ma chambre je m'aperçois que ma femme m'en interdit l'entrée. Elle est fermée à clef. Je ne savais même pas qu'il en existait une pour cette pièce. Voilà autre chose ! Bon, j'irai dormir dans la chambre d'amis.

Quand j'ai rencontré Bruno, j'avais à peine 19 ans. J'habitais chez mes parents mais je vivais beaucoup à l'extérieur. En ces années non-conformistes tout était permis. J'avais des tenues pas possibles, des cheveux dans tous les sens, je changeais de copain aussi souvent que je pouvais et je me gavais de pilules. Et plus mes parents me faisaient de reproches, plus je faisais la folle. Maintenant, je me dis qu'ils devaient m'aimer beaucoup pour ne pas m'avoir mise à la porte.

Ah ! À cette époque, tout était plus facile : il n'y avait pas de problèmes économiques comme aujourd'hui, on pouvait tout faire avec presque rien, il y avait très peu de criminalité, inutile de faire attention avec qui on couchait, le seul risque était celui de tomber enceinte, la seule drogue que l'on trouvait était un peu d'herbe tout à fait inoffensive, même le cinéma et surtout la musique étaient dégagés de ces aspects artificiels qui les imprègnent aujourd'hui. Je vivais dans ce monde d'insouciance, de rêves extatiques et enfumés, de laisser-aller et de plaisirs, de rebellions et de rejets, d'amour sans illusions, de « no future »...

Mes parents faisaient partie d'un tout autre univers. Ma mère surtout. Toute son adolescence avait été bercée par une lecture assidue et ininterrompue de romans à l'eau de rose. Toute sa vie elle a attendu son Prince Charmant. Et quand le temps des désillusions avait sonné, elle avait reporté ce rêve sur moi. J'en avais reçu une éducation très moraliste : une jeune fille se doit d'être calme, ne doit pas se faire remarquer, le genre « sois belle et tais-toi », etc. Car quand on rencontre ce Prince du Pays des Merveilles

il faut être à la hauteur. Bla-bla-bla. Jamais je n'ai pu me faire à ces idées-là.

Alors je sortais, je m'amusais, je fumais, j'appartenais à ce grand mouvement censé devoir nous libérer, je militais à gauche, je mettais mon petit livre de Mao bien en évidence sur ma table de chevet... tout ce qui pouvait irriter mes parents, je le faisais. Eux ne disaient rien. Ils savaient qu'un jour, tôt ou tard, je me calmerais. Moi je n'y croyais pas. Qui, dans ces années-là, croyait au Prince Charmant ? Sûrement seulement ceux qui croyaient encore au Père Noël. Autant dire ma mère et peut-être quelques-unes de ses copines. Point.

Et pourtant...

Et pourtant je l'ai rencontré.

J'avais décidé de ne pas passer mon Bac. Scandale à la maison. J'avais décroché un job de vendeuse dans un magasin de fringues complètement psychédélicues. Et pour pouvoir encaisser le chèque de mon premier mois, j'ai dû ouvrir un compte dans une banque. Je suis entrée dans la première que j'ai trouvée. Bien sûr j'avais fait attention que ce ne soit pas celle de mes vieux...

J'ai poussé la porte. Il y avait du monde au seul guichet ouvert. J'ai failli faire demi-tour pour aller ailleurs. Et puis à la réflexion je me suis dit que ça devait être partout pareil. Alors j'ai pris ma place dans la queue et j'ai inspecté ce genre de boutique que je n'avais pas pour habitude de fréquenter. De fait je considérais les banquiers comme de vulgaires épiciers car eux aussi essayaient toujours de vous refiler la came qu'ils n'avaient pas pu fourguer ailleurs. Ce genre de lieu me déplaisait particulièrement, et très franchement, si j'avais pu m'en passer...

C'est au moment où le grand dadais qui se trouvait deux places devant moi et qui semblait ne pas vouloir se

casser, qui me cachait toute la vue, qui emmerdait l'épicier que je ne pouvais pas voir et que j'imaginai vieux, chiant et puant, et s'il ne se dépêchait pas j'allais rater mon rendez-vous de 16 heures avec un footballeur rencontré au hasard d'une boum et qui était un super coup d'après ce que m'avait raconté une copine qui se l'était fait, c'est au moment où enfin le grand fadasse est parti et qu'il ne restait devant moi qu'une petite mémé qui elle, devait monter sur la pointe de ses charentaises pour pouvoir parler au vendeur, c'est à ce moment que...

...je l'ai vu !

Et j'ai su à l'instant même que ce serait lui et personne d'autre. Si je devais avoir des enfants (et Dieu sait que je n'y avais jamais pensé avant, au contraire j'avais toujours tout fait pour éviter d'en avoir) eh bien, ce serait lui et lui seul qui me les ferait ; le jour où je serais vieille et impotente, c'est lui que je voudrais à côté de moi pour m'apporter une bouillotte les soirs d'hiver, et que s'il était pédé ou zoophile ou même royaliste, les trois choses les plus abjectes que je connaisse, oui je ferais tout pour l'avoir et le garder pour moi, sur moi, dans moi.

Et je restais bêtement là à le regarder. Oubliée toute mon expérience de super dragueuse, envolées toutes les remarques faites à ma mère sur la Belle au Bois Dormant, liquidé mon rendez-vous de 16 heures, balayés toutes mes pilules et mon Livre Rouge, déchirées mes cartes du MLF et du Parti Communiste, rejeté ce « no future » car devant moi se tenait LE Prince Charmant.

Et soudain j'eus peur qu'il n'ait pas envie de venir embrasser la Princesse qui dormait dans son château encerclé de forêts. Que ferais-je s'il n'était pas seul, s'il me trouvait laide, si..., si...

Je le dévorais des yeux et je ne vis même pas que la petite mémé s'en allait. C'est alors qu'il m'adressait la

parole (à moi ! à moi !), que je me rendis compte que c'était mon tour. Je me sentis devenir rouge, je commençais à transpirer, mes lèvres se mirent à trembler et je m'évanouis.

Mais...

Mais je m'approchais, posais mes coudes sur le guichet, je le regardai droit dans les yeux et lui dis :

— Je veux ouvrir un compte chez vous, mais d'abord il faudra me prouver que vous voulez bien de moi !

Il parut sincèrement surpris de mon entrée en matière. Pourtant, avec ses yeux, son visage, son physique, beau comme il était, il devait avoir l'habitude de se faire draguer, ça devait bien lui arriver dix fois par jour, à moins que les filles soient toutes ou gouines ou complètement aveugles. Il fit comme s'il n'avait pas remarqué, ni mes insinuations, ni la façon dont je le dévorais des yeux.

— Je suis désolé (défaillance soudaine) mais pour cela il faut voir le conseiller financier.

Je lui répondis du tac au tac :

— Pour quoi ? Pour ouvrir le compte ou...

Je laissais la suite en suspens. Il sourit mais ne répondit pas.

— Bon, je veux bien prendre rendez-vous avec votre fichu conseiller mais à une condition...

Il hoche la tête sans rien dire.

—... de venir boire un verre avec moi.

Et sans attendre sa réponse, j'ajoute :

— Vous terminez à quelle heure ?

Avant qu'il n'ait pu répondre, j'entends un grognement derrière moi. J'avais complètement oublié que je n'étais pas seule. Le grognement au-dessus de mon épaule provenait d'une énorme matrone d'une cinquantaine d'années (ma mère avec 10 ans et 60 kg de plus) et semblait vouloir dire, ou c'est du moins ce que j'ai cru comprendre :